

Repenser ses idoles Doc Holliday ou la morale subversive

Apolline Caron-Ottavi

Western – Histoires parallèles

Number 186, March 2018

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87966ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caron-Ottavi, A. (2018). Repenser ses idoles : Doc Holliday ou la morale subversive. *24 images*, (186), 12–13.

REPENSER SES IDOLES

DOC HOLLIDAY OU LA MORALE SUBVERSIVE

par Apolline Caron-Ottavi



Hour of the Gun de John Sturges (1967)

Qui ne connaît pas l'histoire de Wyatt Earp et de Doc Holliday ? Enfin, à peu près, car nous la connaissons surtout par le cinéma, et les nombreux films l'ayant mise en scène sont autant de variantes d'une histoire réelle, dont le point culminant narratif est le règlement de comptes à O.K. Corral. Le fil conducteur de cette histoire est une amitié surprenante entre un *marshal* droit dans ses bottes et un hors-la-loi alcoolique et tuberculeux. Dans les reprises successives de ce schéma, la nature de leurs rôles respectifs va parfois changer, témoignant de ce qui fait la force même du Western : peu importe que l'on reprenne sans cesse la même histoire (ce qui de toute façon est inévitable après deux mille ans de récits derrière nous, comme le dit si justement Walter Hill), du moment que celle-ci résonne, quelque part, avec son époque.

Dans la représentation la plus célèbre de ce duo légendaire, *My Darling Clementine* de John Ford (1946), Doc Holliday rappelle à Wyatt Earp lors de leur première rencontre que le plus grand cimetière de la région n'est pas loin : « *Marshals and I usually get along much better when we understand that right away* »¹. Dans les années 1940 et 1950, c'est indéniablement Wyatt Earp le héros. Doc Holliday est son acolyte attachant, un anti-héros complexe et torturé, mais toutefois relégué à la seconde place. Wyatt Earp incarne alors l'Amérique en train de se construire, les États-Unis modernes, où la loi et la justice l'emportent sur un Ouest anarchique grâce au courage et à la volonté de quelques-uns. En témoigne cette phrase prononcée par le fameux *marshal* dans le *Wichita* de Jacques Tourneur (1955) : « *It is not who is right which*

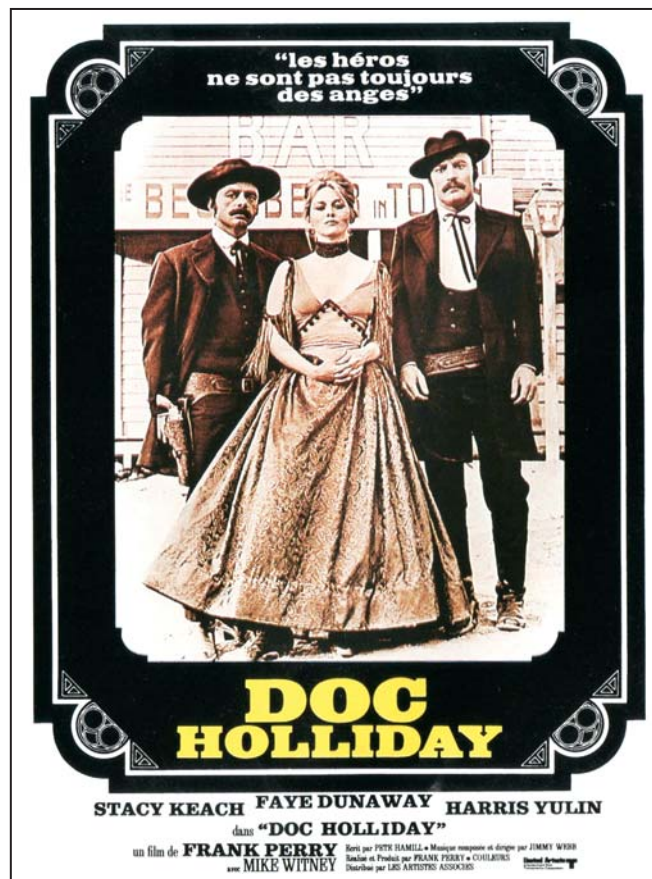
is important, it is what is right »². Même dans ce qui peut sembler un conflit de bourgade, ce ne sont pas les causes individuelles qui sont importantes, mais l'essence même de la justice : les épaules chargées de cette responsabilité, Earp est alors l'archétype du héros américain. *Wichita* s'intéresse d'ailleurs au début de son parcours, alors que l'embarrassant Doc Holliday n'est pas encore à l'horizon.

Puis viennent les années 1960, avec leur cohorte de mouvements contestataires et de drames politiques. De la ségrégation raciale à la guerre du Vietnam, l'heure est à l'esprit critique quant à l'exigence de rectitude face aux lois et à leurs représentants. John Fitzgerald Kennedy en prend acte, peu de temps avant d'être assassiné : le pays fait face à une crise des valeurs morales³. En 1967, John Sturges s'empare à son tour de l'histoire de Wyatt Earp et de Doc Holliday dans un film qui certes ne renvoie pas directement à l'actualité, mais reflète néanmoins les préoccupations et les doutes de son époque. *Hour of the Gun* débute par le règlement de comptes à O.K. Corral. Sturges élimine d'emblée l'événement le plus célèbre et lui donne d'ailleurs une conclusion peu glorieuse : le shérif, corrompu par les Clanton qui profitent du fait que les hommes de loi sont sous-payés, veut arrêter Wyatt. Suit une longue scène de procès au cours de laquelle c'est Doc Holliday qui interroge la morale derrière la légalité, rappelant qu'il a tué bien des hommes pendant la guerre sans que cela ne dérange personne. La dimension d'intellectuel du personnage de Doc Holliday (que l'on retrouve de film en film) est donc développée par Sturges. Holliday est celui qui est à côté de la loi non pas par facilité, mais parce qu'il a une véritable pensée de la loi.

Dans *Hour of the Gun*, son personnage prend autant d'importance que celui de Wyatt Earp. Jason Robards (Doc) crève d'ailleurs l'écran face à son partenaire James Garner (un peu falot, disons-le). Doc ne cesse de confronter celui-ci à ses contradictions. Earp n'hésite pas à torturer un vieillard pour le faire parler, puis se lance dans une chasse à l'homme qui est de l'ordre de la vengeance obsessionnelle. À chaque fois qu'il abat un de ses ennemis, en simulant une légitime défense à laquelle il a tordu le bras, Holliday ne manque pas de lui faire une réflexion sur ses méthodes. Ces reproches culminent dans une tirade mémorable où Holliday accuse Earp d'utiliser ses mandats d'arrêt comme des permis de chasse, avant de lui brandir sa flasque de whisky : « *Go ahead, have one. If you're gonna kill like me, you might as well drink like me⁴* ». Holliday le hors-la-loi n'est pas moralisateur, mais il

est moral : il ne reproche pas à Earp de vouloir se venger, il lui reproche en revanche de se servir de la loi à des fins personnelles ; c'est-à-dire de dénigrer ce qu'est la loi, des règles certes imparfaites mais dont le principe même est nécessaire, assumant que lui-même leur a tourné le dos, mais ne tolérant pas qu'un homme qui les représente le fasse.

Le personnage de Doc Holliday sera de retour à l'écran au début des années 1970 avec *Doc* de Frank Perry (cinéaste trop peu connu à qui l'on doit l'inclassable *The Swimmer*). Comme en témoigne le titre, c'est désormais à Doc Holliday d'être en tête d'affiche, interprété ici par Stacey Keach. Et si son amitié avec Earp parvenait encore à être sauvée dans *Hour of the Gun*, la rupture est désormais totale. Frank Perry fait du personnage de Earp un malfrat qui use de sa position de pouvoir pour faire profit, manipulant les élections locales en tenant des discours populistes. L'homme public clame qu'une ville ne peut prospérer avec la libre circulation des revolvers dans les rues, l'homme privé n'hésite pas à en user pour intimider ceux qui le gênent et ne s'en cache pas : « *You'd be surprised things you can solve with a gun⁵* ». Le vrai duo n'est plus ici Doc et Wyatt mais Doc et Katie. Sous les traits de Faye Dunaway, Perry offre à Katie Elder sa plus mémorable (et une des seules) incarnation au cinéma. La complicité espiègle qui l'unit à Doc donne au film toute sa splendeur. L'espoir qui naît de la relation de ces deux laissés-pour-compte est assombri par la présence de Wyatt, jaloux et représentatif d'une société respectable et bien pensante qui



Affiche française de Doc de Frank Perry (1971)

juge Katie pour « ce qu'elle est » (une prostituée, libre et fière de surcroît).

Perry n'hésite à subvertir l'image de celui qui fut autant une icône de l'histoire américaine qu'une idole d'Hollywood⁶ pour mieux bousculer les convictions du spectateur et l'imaginaire du Western lui-même. Sa relecture de l'histoire dans *Doc* est forte à plusieurs niveaux. Tout d'abord parce que, bien que les faits mis en scène demeurent très proches de l'histoire connue, ils reçoivent un sens radicalement différent. La bande de hors-la-loi combattus par Earp trouve peu à peu grâce aux yeux du spectateur : ils se muent en parias presque sympathiques, pas si éloignés au fond de Doc et Katie, et harcelés par un marshal fou furieux qui cherche un trophée de chasse à brandir au moment des élections... Cela a de quoi semer le doute quant à la façon dont

une histoire passe à la postérité, rappelant la fameuse phrase qui clôt *The Man Who Shot Liberty Valance* de John Ford : « quand la légende est plus belle que la réalité, imprimez la légende. » Relue ainsi, l'histoire de Wyatt Earp et Doc Holliday jette une ombre sur la construction des États-Unis. Une civilisation où les jeux de pouvoir et d'argent se font en cachette d'une population rassurée par son confort et où les marginaux sont blâmés pour tous les maux.

Il n'est dès lors pas étonnant que le cinéma italien, sale, anarchiste et empli de zones grises, ait préféré Doc Holliday à Wyatt Earp. En témoigne *Day of Anger* de Tonino Valerii (1967), où un vieil homme lègue, telle une relique sacrée, le revolver de Holliday à un jeune casse-cou, à la seule condition qu'il s'en serve de façon juste et non au service d'un profit sordide. Malgré l'alcool, la maladie, la débauche et ses manquements à la loi, Doc n'est pas seulement le meilleur tireur de l'Ouest, il est aussi devenu au fil des années son véritable diapason moral. ²⁴

1. « Les marshals et moi nous entendons beaucoup mieux quand nous comprenons ça dès le départ ».
2. « L'important ce n'est pas qui a raison, mais qu'est-ce qui est juste ».
3. Discours sur les droits civiques (*Civil Rights Address*), 11 juin 1963.
4. « Tiens, prends-en un coup. Si tu décides de tuer comme moi, tu n'as qu'à boire comme moi ».
5. « Tu serais surpris de tout ce qu'on peut résoudre avec un revolver ».
6. Mort en 1929, Wyatt Earp a bien connu les débuts du cinéma et rencontra même certains jeunes acteurs admiratifs, tel John Wayne. À sa mort, son cercueil était porté entre autres par deux stars des tout premiers westerns, William S. Hart et Tom Mix.